

Le Sacre du Temps

D'Anastassia Chugunova à Anastassia Tetrel. De Moscou à Arles en Provence. D'une enfance et d'une adolescence passées derrière le rideau de fer avant de rejoindre, en 1999 au hasard d'une rencontre, la France où elle aura bientôt passé l'essentiel de sa vie. Une double culture, un avant et un après et un fil rouge : la peinture, d'abord étudiée aux Beaux-Arts de Moscou, célèbres tant pour leur exigence que pour leur académisme, pour ensuite s'ouvrir à une approche plus contemporaine en poursuivant des études d'art et de design à Grenoble puis Amiens. La peinture dans ce qu'elle a de plus noble, de plus profond et de plus intemporel : la peinture à l'huile, inégalée par sa brillance et l'intensité de ses teintes lorsqu'il s'agit de traduire des effets de transparence et de clairs-obscurs. La peinture à la manière des grands maîtres, de Van Eyck à Botticelli, à qui elle rend conjointement hommage au travers d'oeuvres alliant réalisme d'une extrême finesse et onirisme d'une grande délicatesse. Des thèmes de prédilection : la nourriture, dans sa décomposition ou conservation ; les objets chargés de mémoire ou d'histoire naturelle à la manière d'un cabinet de curiosité ; des scènes parfois d'inspiration biblique ce qui, dans sa culture soviétique d'origine, est avant tout un signe transgression ; la lutte contre l'enfermement et la recherche de racines comme de lumière - pour ne pas sombrer dans l'oubli et même oser se révéler ?

Une oeuvre éclectique

Prise dans son ensemble, l'oeuvre peut, de prime abord, étonner par son éclectisme. Il y a d'une part, occupant toute la toile et de petit format (30 cm x 30 cm voire moins), des boîtes en trompe l'oeil emplies d'objets porteurs de souvenirs ou symboles et pouvant se prêter à de multiples interprétations. « L'idée est que chacun puisse à partir des éléments du tableau se raconter sa propre histoire », précise l'artiste. Il y a d'autre part ces grands formats (1 m x 1 m minima) représentant des fruits ou légumes dans ce qu'ils ont de plus parfait ; des accumulations ou a contrario la représentation d'un seul élément, dans ses moindres détails et sur fond noir ; des toiles d'un rendu presque photographique, comme s'il s'agissait d'exécuter un portrait du végétal ; des toiles d'une grande prouesse technique et des compositions d'une simplicité possiblement déconcertante mais que l'on aurait tort de croire purement décoratives. « J'aime qu'il n'y ait qu'une idée par image, d'où le besoin de travailler en série », confie-t-elle. Il faut effectivement voir plus large et plus loin pour saisir l'oeuvre dans toute la richesse de sa complexité. Il faut repérer ici et là les indices, les fragments de discours, tenter d'élucider ce qui semble être un rébus dont le sens pourrait, comme leur auteure, rester caché(e). Il faut s'intéresser à ces petits formats de fruits en décomposition, transfigurés par la putréfaction tant qu'ils en deviennent évocateurs de paysages oniriques - ils préfigurent une oeuvre majeure à venir. Il faut s'attarder sur ces dessins grand format (2m x 1m60) effectués à la craie sur fond gris et représentant minutieusement de la lingerie ancienne suspendue par des épingles ; d'autres capsules de temps aussi délicates que fragiles. Il faut prendre le temps d'observer ces bocaux sur fond blanc et à taille humaine contenant de l'ail ou des feuilles, ou encore un poulpe - en lien avec les éléments zoologiques des cabinets de curiosités, l'une de ses madeleines de Proust. « Enfant, j'étais souvent gardée par ma grand-mère, biologiste-zoologiste spécialiste des tiques. J'ai d'ailleurs dessinée des tiques à travers son microscope, pour m'occuper. Et j'adorais me promener entre les étagères garnies de bocaux contenant toutes sortes d'espèces conservées dans le formol. Plus tard, la visite du cabinet de curiosités du musée Kunst de Saint-Pétersbourg a été pour moi une révélation ». De manière générale, il faut reconnaître l'importance d'oeuvres dont le dépassement a pu engendrer la genèse des suivantes. Dépassement, certes, mais pas sur un plan technique : « Aujourd'hui, reproduire à la perfection n'est plus un but en soi ; l'essentiel n'est plus la technique ; je cherche même à peindre moins bien, avec moins de précision ». Dépassement plutôt sur un plan conceptuel - car témoignant d'une plus grande aisance dans l'expression du concept les régissant. « Je ne voulais pas être trop frontale. J'avais peur que cela soit effrayant, » précise-t-elle s'agissant du poulpe pouvant, dans le contexte d'une série de bocaux mettant en scène de l'ail en conserve, être relégué au simple titre d'aliment.



Où il est alors question de métamorphose et de Renaissance

Chemin faisant, la dimension allégorique de l'oeuvre se déploie, s'affirme, et le cabinet de curiosités s'enrichit. Le règne animal est ainsi entre autres représenté par la toile grand format (2m x 1,40m) d'une grenouille desséchée, à l'étroit dans une boîte peinte en trompe l'oeil ; une toile d'une précision chirurgicale tant le batracien est exactement reproduit, jusque dans le veinage de sa peau. Toile qui désormais voisine une série d'« Exuvies » : trois toiles grand format (2 m x 1,90 m) réalisées en 2019-2020 représentant une cigale faisant sa mue, la peau de son dos se fendant et s'ouvrant pour laisser entrevoir une nouvelle cigale. Que l'artiste ait choisi de représenter un insecte passant plusieurs années sous terre avant de rechercher le soleil ne doit peut-être rien au hasard.

Mue après mue, la voici donc qui s'affirme, investit de plus grands formats conçus en triptyque et, dans cette audace d'expression, explore des thèmes bibliques ce qui, pour celle encore empreinte du communisme de son enfance, est en soit une bravade. Il y aura d'abord « Dans le désert » (2012), grande toile représentant un pied survolant un enchevêtrement de racines, auquel fait désormais écho un grand triptyque (1m90 x 5m80) mettant en scène un déracinement. Et il y a maintenant son interprétation de la Cène (2020), hors norme et magistrale. Que l'on en juge : un tableau de 7,5 mètres sur 40 centimètres composé de trois panneaux et retenant sur fond noir les restes du dernier repas. Au centre, un verre, un morceau de pain et quelques miettes. En partant sur la gauche, voici deux verres, matière intacte, au pied desquels se trouve un morceau de pain, couvert de moisissures cette fois, ainsi que des trognons de pommes et d'autres fruits dépeints dans un stade de décomposition avancé. Encore plus à gauche, deux autres verres, un morceau

de pain dont la moisissure a commencée et cette fois un amas de fruits et de pourriture qui se fait diffuse comme une brume. Revenant au centre et partant cette fois sur la droite, on trouve une composition similaire quoique plus fournie. À un amoncellement de fruits entrant en décomposition fait suite, plus à droite, ce qui n'est plus que matière décomposée, de laquelle toutefois émerge un verre d'une pureté cristalline. L'ensemble évoque une oeuvre de la Renaissance, de par son sujet et le contraste apporté par le fond noir qui baigne la scène d'une atmosphère dramatique et participe de sa vibration. Et la toile ne cesse d'interpeler l'oeil. De par son grand format, l'oeuvre est à apprécier de loin mais, magie de son réalisme, on ne peut s'empêcher de s'en approcher pour l'observer dans ses moindres détails. De par son format démesurément oblong également,

l'oeil ne peut la balayer d'une diagonale ; il est ainsi porté vers le centre pour ensuite osciller de gauche à droite et vice versa, tel un pendule rendant implacable la course du temps. Et c'est là un coup de maître que d'inciter le spectateur au déplacement dans l'espace comme à la contemplation de l'oeuvre que l'on pourrait passer des heures, des jours même, à scruter et tenter d'interpréter. Une nature morte vivante en quelque sorte, comme si - illusion ou acte de foi - le temps perdu pouvait être retrouvé et par là même souligner sa dimension sacrée et inviter à sa jouissance. Le temps, thème de prédilection de l'artiste, que la peinture parvient à figer dans cette Cène que le talent d'Anastassia Tetrel réussit magnifiquement à ressusciter.



Delphine Dewulf
Arles, le 9 octobre 2020